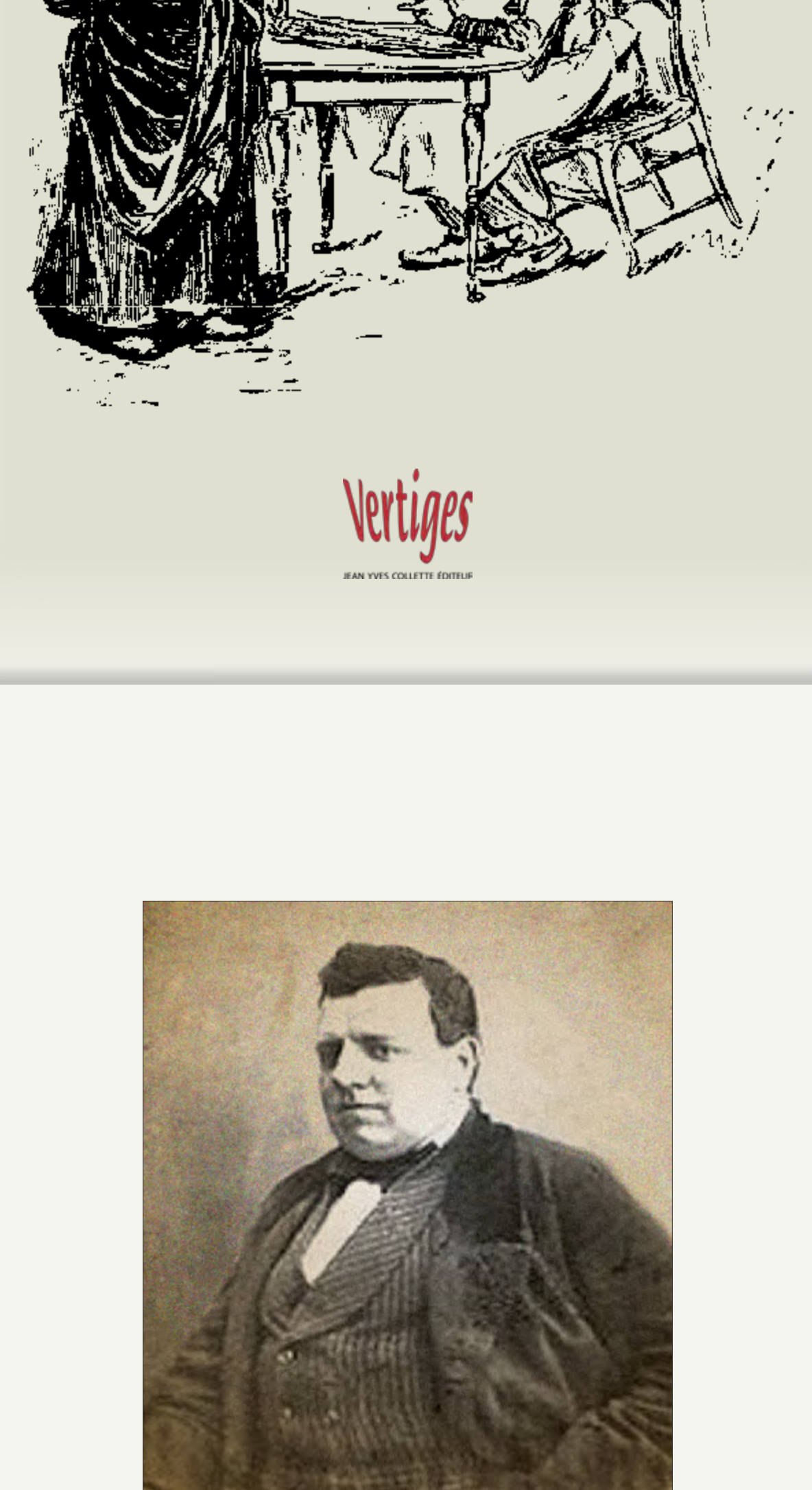
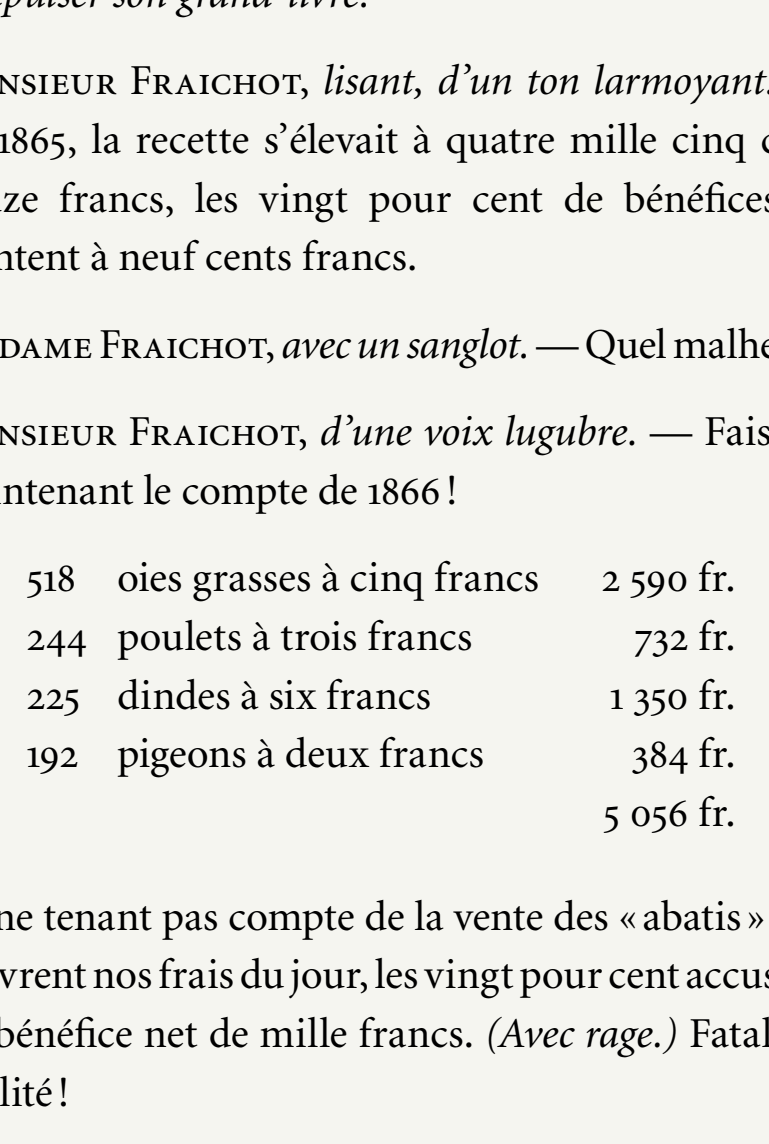


Le Rôtisseur dans l'embarras



Vertiges

JEAN-YVES COLLETTE ÉDITEUR



Eugène Chavette, pseudonyme d'Eugène Vachette (1828-1902).

LE RÔTISSEUR DANS L'EMBARRAS

(L'avarice)

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR ET MADAME FRAICHOT

La scène se passe, le lundi gras, dans l'arrière-boutique de monsieur Fraichot, le plus fort rôtitisseur de son arrondissement. Ce digne commerçant est en train de compulser son grand-livre.

MONSIEUR FRAICHOT, lisant, d'un ton larmoyant. — En 1865, la recette s'élevait à quatre mille cinq cent douze francs, les vingt pour cent de bénéfices se montent à neuf cents francs.

MADAME FRAICHOT, avec un sanglot. — Quel malheur!

MONSIEUR FRAICHOT, d'une voix lugubre. — Faisons maintenant le compte de 1866!

518	oies grasses à cinq francs	2 590 fr.
244	poulets à trois francs	732 fr.
225	dindes à six francs	1 350 fr.
192	pigeons à deux francs	384 fr.
		5 056 fr.

En ne tenant pas compte de la vente des « abatis » qui couvrent nos frais du jour, les vingt pour cent accusent un bénéfice net de mille francs. *(Avec rage.)* Fatalité! fatalité!

MADAME FRAICHOT, que la douleur fait bégayer. — La moyenne par année est donc de neuf cent cinquante francs! *(Elle éclate.)* Affreuse catastrophe!

MONSIEUR FRAICHOT, avec désespoir. — La Providence s'est détournée de nous!

Les deux époux pleurent en silence.

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME CAMBOURNAC

MADAME CAMBOURNAC, entrant. — Que vois-je! madame Fraichot, de l'eau plein les yeux! Vous voulez donc y élever des poissons rouges?

MADAME FRAICHOT. — Ah! mame Cambournac, ignorez-vous le malheur qui nous tombe dessus?

MONSIEUR FRAICHOT. — Vous savez bien, le vieux cousin qui vivait avec nous?

MADAME CAMBOURNAC. — Oui, ce vieux sans âge, et si laid que les juments pleines détournaient la tête. Eh bien?

MONSIEUR FRAICHOT, éclatant. — Défunt! pour toujours!

MADAME CAMBOURNAC. — Comment! vrai? il est mort!... et pourquoi? Exprès alors?

MONSIEUR FRAICHOT. — Un caprice! hier, tout doucement... au moment où le gazier tintait pour éteindre le gaz.

MADAME FRAICHOT. — Il a fait comme ça : *Pfuiii!* Moi, je croyais qu'il avait trop mangé; pas du tout, il rendait son âme.

MADAME CAMBOURNAC. — Ô le pauvre cher homme!

MONSIEUR FRAICHOT. — Maintenant faut être juste et dire que, depuis l'âge de vingt ans, il était privé de toutes les joies de ce monde.

MADAME CAMBOURNAC. — Il était eunuque?

MONSIEUR FRAICHOT. — Non, il était sourd, mais ça ne le gênait pas pour son état de dentiste.

MADAME CAMBOURNAC. — Ça ne fait rien, je comprends que vous le pleuriez.

MADAME FRAICHOT, avec un profond étonnement. — Oh! mais vous n'y êtes pas, madame Cambournac! les quinze cents livres de rentes qu'il nous laisse nous empêchent de le regretter; vous n'y êtes pas *(pleurant)*, ça n'est pas ça.

MADAME CAMBOURNAC. — Quoi donc, alors?

MONSIEUR FRAICHOT. — Il est parti hier dimanche gras; aujourd'hui les formalités ont lieu et il faudra l'enterrer demain mardi gras. Comprenez-vous maintenant, madame Cambournac? MARDI GRAS! c'est-à-dire le meilleur jour de l'année pour notre commerce! Une recette forcée!

MADAME FRAICHOT. — Il faudra fermer la boutique! clorre le four! arrêter la broche! *(Avec désespoir.)* Ah! le ciel est sévère pour nous.

MONSIEUR FRAICHOT. — Un jour qui, depuis six ans, nous donnait un bénéfice moyen de mille francs? — et notez bien que j'oublie exprès 1858 où notre concurrent du carrefour, le matin même, eut le bonheur de se pendre, ce qui nous a donné une recette exceptionnelle que je n'espère plus; car c'est une de ces chances qui ne se représentent pas deux fois dans la vie d'un homme!

MADAME FRAICHOT. — Oui, mais nous payons bien ça aujourd'hui! — Toutes nos provisions étaient faites, sans parler des vieux rôtis de la boutique qui patientaient toujours avec l'espoir de partir au mardi gras!

MONSIEUR FRAICHOT. — Nous voici, jusqu'à Pâques, avec douze cents volailles sur le dos qui n'hésiteront pas à se défraîchir.

MADAME CAMBOURNAC. — Si on demandait à retarder la cérémonie jusqu'à mercredi?

MONSIEUR FRAICHOT. — J'ai envoyé l'apprenti chez l'autorité, malheureusement on refusera! Le pauvre cousin se dépêche trop. *(Avec regret.)* Il avait bien raison, le pauvre cher homme, quand, depuis trente ans, il nous disait que rien ne se conservait dans sa chambre!

SCÈNE III

LES MÊMES, L'APPRENTI

L'APPRENTI. — Patron, l'autorité a dit qu'il fallait agir sans délais.

LES DEUX ÉPOUX, avec désespoir. — Mille francs perdus!

MONSIEUR FRAICHOT, avec sincérité. — Je ne suis pas un prodigue, moi! mais je donnerais bien de grand cœur neuf cents francs pour sauver le reste! Même neuf cent cinquante francs!

MADAME CAMBOURNAC, s'écriant. — Ah! ah! il me vient une idée!

Tous. — Laquelle?

MADAME CAMBOURNAC. — Si on l'embaumait... Comme ça il pourrait temporiser, c't homme — et on n'aurait rien à dire.

MONSIEUR FRAICHOT, avec élan du cœur. — Ah! mais je faisais embaumac, vous êtes la manne qui nous tombe du ciel! *(À l'apprenti.)* Ne fais qu'un saut chez l'embaumeur!

L'apprenti prend sa course.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MOINS L'APPRENTI

MADAME FRAICHOT. — Qu'est-ce que ça va pouvoir nous coûter?

MADAME CAMBOURNAC. — Je ne sais au juste, mais ça ne dépassera pas trois cents francs!

MONSIEUR FRAICHOT. — Trois cents francs! Ça me paraît cher!

MADAME CAMBOURNAC. — Vous offriez tout à l'heure neuf cents et neuf cent cinquante francs!

MONSIEUR FRAICHOT. — Je ne dis pas le contraire; mais je ne suis pas prodigue, et il sait que, trois cents francs ça me paraît beaucoup d'argent... beaucoup trop d'argent!

MADAME CAMBOURNAC, d'un ton froissé. — Ah! dites donc, vous, je donne mon idée, moi, mais je ne gagne pas dessus.

MONSIEUR FRAICHOT. — Je le sais, madame Cambournac; seulement il n'est pas défendu d'aller à l'économie, n'est-ce pas?

MADAME CAMBOURNAC, avec colère. — Au fait, je suis bien bonne! Faites-en ce que vous voulez de votre parent, je m'en bats l'œil *(S'animant.)* Pourquoi ne le mettez-vous pas tout de suite dans l'huile, comme les sardines... ou dans la graisse d'oie, ça conserve aussi? Pendant que vous y êtes, monsieur Fraichot, employez le procédé pour conserver les légumes qu'on fait sécher au four.

MONSIEUR FRAICHOT. — J'y pensais à l'instant; mais si nous travaillons, nous aurons besoin de notre four...

MADAME CAMBOURNAC, avec ironie. — C'est fort malheureux, ma foi! Car sans ça vous empochiez vos fameux trois cents francs!

MADAME FRAICHOT. — Il me semble, Hector, que madame vous a indiqué un prix raisonnable...

MONSIEUR FRAICHOT, s'emportant. — Toi, Eudoxie, tu ferais mieux de te taire! Elle a dit trois cents francs à hasard, comme elle aurait tout aussi bien dit deux cents! Elle n'en connaît pas plus que nous là-dessus. — Ça n'en coûte peut-être que cinquante; qu'en sais-tu?... Avant de jeter l'argent par les fenêtres, au moins faut-il se rendre compte... Il n'y a pas de loi qui empêche de compter, il me semble!

L'APPRENTI, accourant. — Patron, v'là le saleur!

Entrée de l'embaumeur, qui apporte son matériel.

SCÈNE V

LES MÊMES, L'EMBAUMEUR

L'EMBAUMEUR. — C'est bien ici qu'on a réclamé mes soins pour un sujet à perpétuer? *(À Fraichot.)* Monsieur est le parent?

MONSIEUR FRAICHOT. — Oui, docteur; je voudrais savoir ce que...

L'EMBAUMEUR, l'interrompant. — Monsieur, nous avons d'abord l'embaumement historique pour souverains. Il est accompagné de procès verbaux sur parchemin et de monnaies au millésime qui suivent le corps. Il se fait avec solennité, en présence de nombreux et notables témoins. Les instruments injecteurs sont en argent. Son prix est de vingt mille francs. Ce n'est pas là, sans vous offenser, votre affaire.

Nous avons ensuite l'embaumement d'étagère, pour souverains de petits duchés et riches particuliers; il est très demandé par les étrangers.

Le sujet, préparé avec soin, est placé sous un châssis en verre et peut rester ainsi exposé dans la galerie des ancêtres de son château, en ayant soin toutefois de lui éviter le soleil et les variations trop subites de température. Ce travail est du prix de trois mille francs. Ces deux manières de procéder forment le genre grandiose.

MONSIEUR FRAICHOT. — Moi, je voudrais du petit-diose.

L'EMBAUMEUR. — Nous avons alors le travail fait en vue de l'inhumation. Il peut conserver trois siècles et plus. Moi je garantis la conservation et j'engage ma signature. C'est l'embaumement de confiance, du prix de mille francs. — Trois cents ans, songez-y! — Ce genre vous plaît-il?

MONSIEUR FRAICHOT. — Oui, et si vous en donnez au détail, je vous en demanderai pour dix francs, attendu qu'il me faut un tout petit embaumement provisoire de trois jours.

L'EMBAUMEUR, avec raideur. — Je n'opère pas pour moins d'un an, et alors je prends cent francs.

MONSIEUR FRAICHOT. — Je m'adresserai à un autre.

L'EMBAUMEUR, avec ironie. — Je n'avais qu'un collègue, et je l'ai embaumé ce matin. Vous décidez-vous pour cent francs?

MONSIEUR FRAICHOT. — C'est trop cher pour nos moyens.

MADAME FRAICHOT, bas à son mari. — Vois-tu, Hector, à vouloir trop gagner, tu nous feras tout perdre.

MONSIEUR FRAICHOT, bas. — Mêle-toi de ce qui te regarde. *(Haut.)* Docteur, est-ce votre dernier prix?

L'EMBAUMEUR, qui se dirige vers la porte. — Oui, cent francs. À un prix plus bas j'y perds, surtout si vous tenez à avoir de l'acétate d'alumine.

MONSIEUR FRAICHOT. — Mais je n'y tiens pas le moins du monde.

L'EMBAUMEUR, revenant. — Alors, si vous voulez bien vous contenter de simples injections d'eau, d'alun, de sel et de nitre, je puis vous passer le tout à soixante-dix francs.

MONSIEUR FRAICHOT. — Tenez, docteur, moi, je suis rond en affaires; topez-là pour cinquante francs, et c'est marché conclu.

L'EMBAUMEUR. — Partageons la poire à soixante francs.

MONSIEUR FRAICHOT. — Non, cinquante francs, je n'ai qu'une parole.

L'EMBAUMEUR. — Alors, adieu, je ne travaille pas à perte.

MADAME FRAICHOT, bas à son mari. — Ajoute les dix francs, ou nous allons perdre la recette.

MONSIEUR FRAICHOT, entêté. — Je te répète de te mêler de ce qui te regarde.

MADAME FRAICHOT. — Écoute, Hector, depuis huit ans tu promets toujours de me faire voir le Courrier de Lyon; donne les dix francs à monsieur et je te tiens quitte du Courrier.

MONSIEUR FRAICHOT. — Tu t'y engages devant madame Cambournac?

MADAME FRAICHOT. — Je le jure.

MONSIEUR FRAICHOT. — Allons, je fais ce que tu veux. *(À l'apprenti.)* Conduis monsieur là-haut, et ne touche pas au sucrier.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MOINS L'EMBAUMEUR

MONSIEUR FRAICHOT. — C'était un sacrifice à faire, mais notre recette de demain est sauvée.

MADAME FRAICHOT. — Après tout, le cousin nous laisse quinze cents francs de rentes, nous devons nous montrer bons parents.

MONSIEUR FRAICHOT. — Comme ça, mercredi, à tête reposée, nous le conduirons à Montmartre.

MADAME CAMBOURNAC, avec un bond de surprise. — De quoi? à Montmartre! Est-ce que vous allez maintenant le mettre à Montmartre?

MONSIEUR FRAICHOT. — Pourquoi pas?

MADAME CAMBOURNAC. — Vous allez le planter là! Dans un terrain où tout s'abîme! Portez-moi-le donc au Père-Lachaise; à la bonne heure! voilà un cimetière qui conserve! Tout le monde vous le dira.

MONSIEUR FRAICHOT. — Au fait, vous avez raison.

MADAME CAMBOURNAC. — Quand on a dépensé de l'argent, on n'est pas fâché d'en profiter.

MONSIEUR FRAICHOT. — Vous m'ouvrez l'œil et j'aviserai.

MADAME FRAICHOT. — Il est bien longtemps là-haut, le docteur.

MONSIEUR FRAICHOT. — Tant mieux! voyez-vous, il est nouveau dans le quartier, et il sait que, connaissant beaucoup de monde, nous pouvons lui procurer une jolie clientèle; je suis sûr qu'il va se piquer d'amour-propre et que, sans nous le dire, il va nous fourrer de son fameux acétate d'alumine qui est si cher.

MADAME FRAICHOT. — Oh!... comme tu connais les hommes!

MONSIEUR FRAICHOT, tout joyeux. — Une chose qui me console, c'est que nous avons été au meilleur marché possible.

MADAME CAMBOURNAC. — On voit bien que vous êtes de Normandie.

SCÈNE VII

TOUS LES PERSONNAGES

L'EMBAUMEUR. — C'est fini.

LES DEUX ÉPOUX, avec désespoir. — Pauvre cousin!

L'EMBAUMEUR. — C'est soixante francs que vous me devez.

MONSIEUR FRAICHOT. — Les voici *(Avec un sourire.)* Avouez que vous êtes heureux d'avoir affaire à un honnête homme? Car enfin je ne vous avais pas signé de papier!

Mai 1867.